

Musical

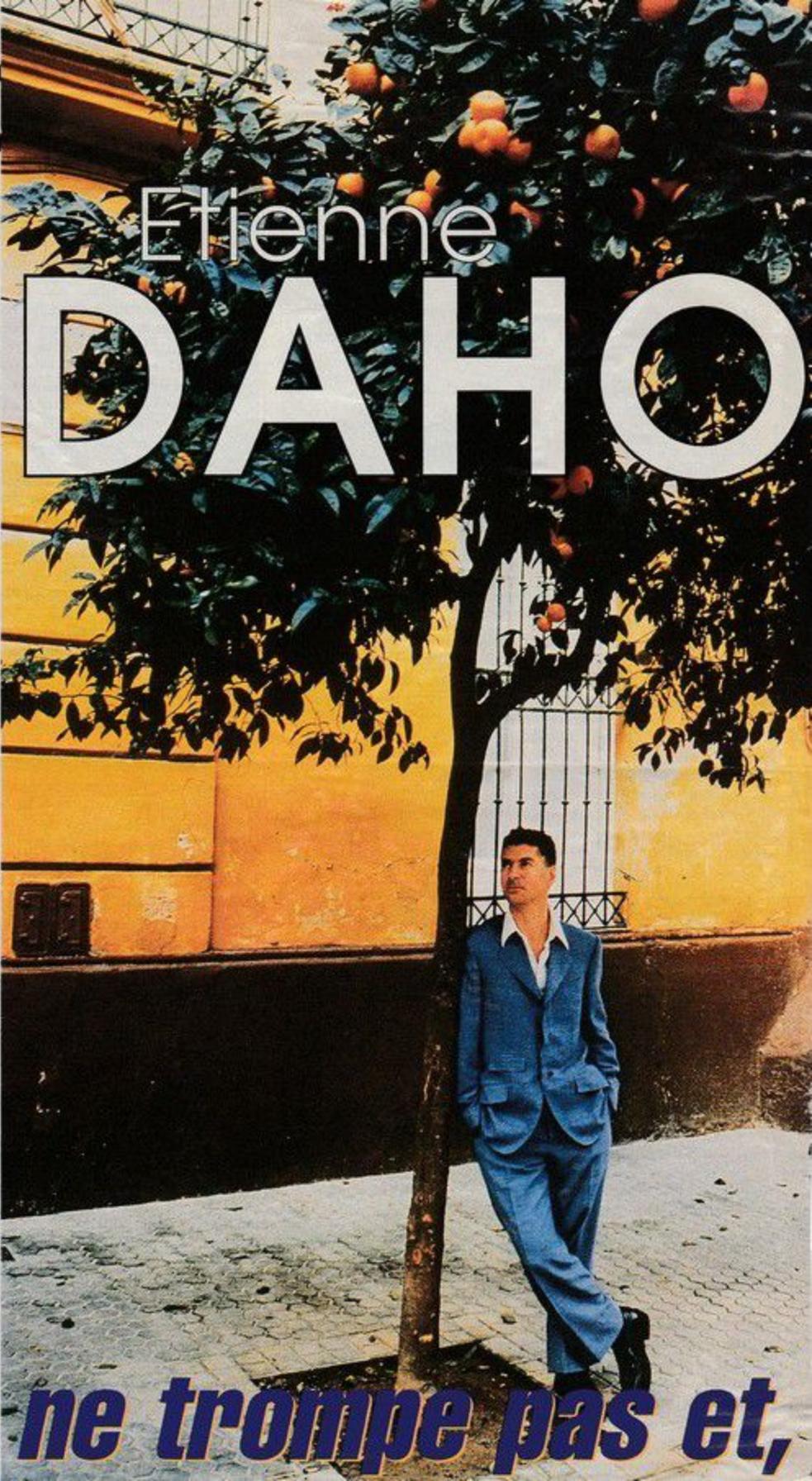
Daho craignait son passé, une enfance douloureuse, des années quatre-vingt dont il était prisonnier. Une compilation lui en offre une image rassurante. Le jeune homme, amateur professionnel de musique, n'a pas changé. Inventaire avec recul pour l'illustrer.

Daho s'était tu ("Je trouvais obscène d'encore parler de moi"). Il s'était arrêté ("J'ai commencé dans l'inconscience. Je n'ai pas changé mon nom. Je ne sais pas trop jouer la comédie et l'élan était perdu"). Mais après une méchante rumeur qui le disait atteint du sida, il est revenu à sa bonne vieille méthode musicale. Un album, des singles inédits et l'envie de se mettre à perfectionner son piano pour déjà préparer la suite.

Comme un cadeau au public attentif qui l'a suivi lors du Kaléidoscope Tour ("cette osmose n'a vraiment pas de prix") et en réponse à une véritable demande (il est un assidu de son propre site internet), il sort après dix-sept ans de carrière sa première compilation, rassuré par la cohérence de l'ensemble et la longueur d'une aventure qui était censée durer d'autant moins longtemps qu'elle était menée comme une affaire personnelle. "Après la sortie d'un album, je n'ai jamais su si j'étais capable d'en faire encore un autre. Quand je me suis arrêté après "Paris ailleurs", j'étais content d'être parti sur un succès et de laisser un bon souvenir."

■ Le sentiment général autour de la dernière tournée était une bonne surprise, comme si tout le monde, même les fans, avait la conviction que Daho descendait la pente.

Etienne DAHO



"La rue ne trompe pas et,



Etienne Daho. - J'ai ressenti cela très clairement. Je n'avais pas de crainte parce que j'avais le répertoire et le spectacle. Même si cent personnes étaient venues, cela aurait fini par se savoir. "Eden" a mis deux ans à se vendre. Il s'en vend plus aujourd'hui qu'à sa sortie. Le projet était en avance sur l'époque mais ce n'est pas grave. J'ai tout mon temps. On a flippé autour de moi mais je ne fais pas de la musique dans le court terme. Je savais que l'album était réussi et s'inscrivait dans une démarche qui a toujours été la mienne. Le travail des rythmiques, ici du drum & bass, je faisais déjà ça en '86 avec **William Orbit**. Mes chansons des débuts avaient un côté techno pop. Le principe n'a jamais changé. Je veux des vraies chansons qui, déshabillées à une guitare-voix, aient une charge émotionnelle mais que je marie avec des rythmiques. "Resurrection", le projet avec **St Etienne**, me semblait idéal pour revenir et puis ce fut un flop énorme, sauf en Angleterre. Là, la presse m'a vu en "starter" de la vague française dans laquelle j'ai retrouvé des connivences. J'ai travaillé avec **Air** (remix de *Me Manquer*), je connais depuis longtemps **Dimitri From Paris**, **Etienne de Crécy**...

■ **Comment vit-on cette méfiance collective quand jusque-là, on a surfé au sommet de la vague?**

E.D. - Ce n'est pas agréable mais je l'avais pressenti et j'y étais préparé. Je me suis arrêté après les ventes énormes de "Paris ailleurs" et du single *Mon ménage à moi*. Attendre quatre ans était un risque et revenir avec un album inattendu encore plus dangereux. Mais je me serais déçu et je crois que ceux qui m'aiment vraiment également si j'étais revenu avec un "Paris ailleurs n°2". De toute façon, je devais couper des liens personnels et professionnels. Je devais abandonner des tics de vie qui ne me convenaient plus. J'étais au bout de quelque chose. Entre '81 et '93, comme je ne suis pas seulement interprète mais que je m'occupe de tout pour être sûr que ça me ressemble, j'avais travaillé sans arrêt et le temps libre, je le

passais à travailler avec d'autres.

■ **Même s'il y a eu encore des travaux de production ou des duos, c'est la première fois que tu t'arrêtes aussi longtemps. Près de cinq ans.**

E.D. - La longue tournée de neuf mois de "Paris ailleurs" m'a achevé. La joie d'être sur scène était gâchée par des luttes d'ego entre musiciens, genre "je joue très fort pour l'emmerder". On me menaçait de rentrer chez soi quand je voulais reprendre les choses en main. Or on était à Stockholm. Comment trouver quelqu'un puis répéter sans ruiner la tournée? C'était d'autant plus insupportable que cela venait de gens que je considérais comme de vieux amis, que j'avais soutenus. Après ça, je n'avais plus d'envie. Je trouve que je fais le plus beau métier du monde mais là, l'enthousiasme avait disparu. Pour moi, c'était comme si j'avais tout perdu. J'étais incapable de faire de la musique, la

"Ma règle d'or a été de protéger ma vie. Cela peut passer pour des cachotteries mais ça m'a aidé à rester propre."

seule chose que j'avais jamais su et aimé faire. J'ai quitté ma maison et je suis parti à Londres.

■ **A Londres, tu t'étais à peine installé dans un meublé. Tu voulais provoquer un autre équilibre?**

E.D. - C'était un meublé anonyme mais à 120.000 F (belges) par mois quand même. (Rire.) J'aimais le côté précaire mais aussi pratique. Je nage beaucoup et il y avait une piscine à côté. Je pouvais tout faire à pied. J'aurais été incapable de rouler à gauche.

Mais j'ai voulu me couper d'un autre confort: avoir ses amis avec soi, quelqu'un. Je sortais d'une histoire et cela se passait très mal. Ne pas avoir ses vidéos, ses

disques... j'avais racheté mes vingt albums de référence et j'avais fait cinq, six cassettes de mes chansons préférés. Avec ça, j'étais paré. Les fringues, les bouquins, j'allais les acheter sur place. Une partie de ma vie se passe en tournée. J'ai l'habitude de vivre dans des hôtels. Là, c'était un hôtel immobile. J'ai adoré cette période qui fut comme une cure de désintoxication. Tu apprends à te passer de ce qui te semblait indispensable à vivre.

■ **L'écrivain Jean Genet dont tu as repris *Sur mon cou* aux Victoires de la musique (inclus sur le best of) vivait d'hôtel en hôtel avec une simple valise.**

E.D. - Ça me fascine. Maintenant, je comprends ça et je pourrais tout à fait le faire.

■ **Il y a dans tes interviews beaucoup de sincérité mais jamais d'anecdotes. Et à part un reportage dans *Paris Match* au moment où tu achetais cette maison à Paris (1992), il n'y a jamais eu de reportage "people" sur toi.**

E.D. - J'avais dû accepter sous la menace. Ma règle d'or dès le départ a été de protéger ma vie, ma famille (dont deux sœurs aînées) et mes amis. Cela peut passer pour des cachotteries mais ça m'a aidé à rester propre. Personnellement, des gens qui m'invitent à leur petit-déjeuner dans un magazine ne me font pas rêver. Adolescent, j'étais fasciné par le **Velvet Underground** dont je ne savais rien. Qui couche avec qui? Dans un palace? Dans une chambre de bonne? Je m'en fous, ce qui compte c'est le discours et l'authenticité.

■ **En 1991, "Paris ailleurs" a été ressenti par le public et la presse comme une rupture. Tu l'as vécu aussi de cette façon?**

E.D. - Oui, il y a un avant et un après. A la sortie de "Paris ailleurs", j'avais l'impression d'être coiffé d'une pochette de disque vinyl et d'être estampillé "années 80". J'étais prêt à vendre moins de disques pour suivre mon chemin. J'étais agacé d'être rame-

dans la rue, on me sourit"

Rétro Daho

1956: Naissance le 14 janvier à Oran où son père est militaire dans l'armée française. Une hâtive biographie le dira natif de Rennes, où sa famille s'est installée dans les années soixante. Daho en profite pour taire "les sept premières années de ma vie qui sont l'abandon, la guerre d'Algérie, la mort, le rejet, le pensionnat à l'âge de quatre ans, l'expérience d'être seul, avec ma mère et mes sœurs, encerclé par une centaine d'Arabes qui voulaient brûler notre appartement".

1981: "Mythomane" (Il ne dira pas), enregistré avec les musiciens de Marquis de Sade et produit par Jacno, ex-Stinky Toys dont Daho a organisé un concert.

1984: Précédé du *Grand Sommeil*, première collaboration avec Arnold Turboust, "La Nuit La Nuit" (Week-end à Rome) lui vaut son premier disque d'or.

1986: Daho fait du cinéma pour rire (*Jeux d'artifices*, *Désordre*) mais un vrai tube (*Tombé pour la France*) avant que "Pop Satori" (*Epaule Tatou*, *Duel au soleil*) le consacre chef de file de la "nouvelle pop française".

1988: "Pour nos vies martiennes" (*Bleu comme toi*, *Des heures indoues*) est prétexte à une tournée géante avec passage à Forest national.

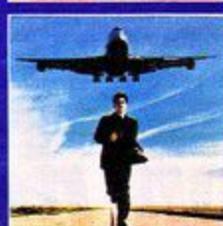
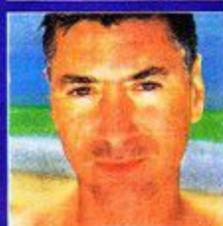
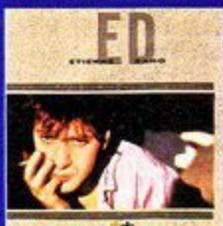
1991: "Paris ailleurs" (*Soudade*, *Des attractions désastre*, *Un homme à la mer*, *Les Voyages immobiles*, *Comme un igloo*) est son plus grand succès (600.000 exemplaires) mais aussi un album de rupture dont l'équivalent scénique (version dance des vieux titres) fait peur à une bonne part de son public. La version live de *Mon manège à moi* est pourtant un n°1 en France.

1995: Daho collabore avec St Etienne pour le mini-album "Resurrection" (*Jungle Pulse*).

1996: Il retrouve Turboust pour "Eden" (*Au commencement*, *Soudain*).

1998: Il sort "Singles", sa première compilation (tous les titres cités ici augmentés des inédits *Le Premier Jour*, *Sur ton cou et Idéal*). L'édition limitée contient un maxi d'extraits du *Kaléidoscope Tour*. Un coffret reprenant tous les singles et une compilation des clips sont également édités. Sa discographie comprend aussi "Collection", remixes et reprises, "Live Ed" et "DahOlympia".

"Je fais le plus beau métier du monde mais l'enthousiasme avait disparu. Pour moi, c'était comme si j'avais tout perdu."



né sans cesse en arrière, d'être "Daho, l'icône des eighties". J'ai eu une réaction de rejet envers certains vieux morceaux que je ne voulais plus jouer. J'ai été un petit jeune homme timide mais, à trente-six ans, j'avais bougé.

■ **A l'heure où sort une compilation de singles, tu as fait la paix avec ce passé?**

E.D. - Oui. Je chante toujours avec émotion *Le Grand Sommeil*. Et puis, on découvre que, finalement, on était tous pareils, avec les mêmes attentes, les mêmes peines, j'ai découvert que les chansons appartenaient à une vie collective. Même autour d'une bulle légère comme *Week-end à Rome*, plein de gens cristallisent des souvenirs joyeux. Je me rends compte que mes chansons ont jalonné la vie des gens. J'essaie de mener une vie normale, indispensable pour écrire des chansons, et de résister à cette tentation permanente de l'isolement protecteur. La rue ne trompe pas et, dans la rue, on me salue, on me dit un mot ou on me sourit. Je vois leur plaisir de me croiser et ça me rend vraiment heureux. Même si on écrit pour une personne, les chansons doivent ensuite appartenir aux gens. Mais il faut savoir que le public est nostalgique. Dans deux ans, *Soudain* et *Le Premier Jour* auront autant de poids que les premières chansons. Le temps leur fait gagner une charge émotionnelle supplémentaire. Il y a toujours une réticence à entrer dans un nouvel album. Je comprends ça parce que j'ai la même attitude, la même angoisse envers ces artistes dont j'achète systématiquement les disques, Leonard Cohen, Marianne Faithfull, Lou Reed.

■ **Comment as-tu vécu le succès? Tu avais besoin d'une reconnaissance massive?**

E.D. - Les gros succès m'ont fait plaisir mais n'ont jamais été une motivation. Quand ils sont arrivés, je me sentais coupable envers les gens qui galéraient comme Jacno, que j'adorais et à qui je devais le fait de chanter. Par contre, ce qui m'arrivait était banalisé. Je jouais au Zénith, à Forest. Je n'ai rien vu. Malheureusement, à force de courir, je n'ai pas goûté l'ivresse de cette période, sauf quand c'était la fête sur scène. Ensuite, je prenais une douche, j'ouvrais un bouquin ou je donnais un coup de fil et c'était fini. Le rideau était tombé. Le succès n'était pas un monstre auquel je permettais d'entrer chez

moi. Je l'ai appris très tôt, sans doute parce que j'avais déjà mesuré le danger quand j'étais une gloire locale à Rennes. Avant même mon premier album, les gens parlaient de moi comme de quelqu'un d'autre. Je pissais un soir dans l'évier et, le lendemain, toute la ville le savait.

■ **Dans ces années 80, tu symbolisais la légèreté, le plaisir. Tu t'en faisais une gloire ou étais-tu un sujet d'agacement?**

E.D. - Avec "Paris ailleurs", la maturité et la passion m'ont permis d'exprimer des sentiments et des idées dont j'étais auparavant incapable. Longtemps, la légèreté a été ma réponse à des choses très noires qui me rongeaient sans que je puisse les identifier (ces dernières années, Daho a suivi une psychanalyse). Mais au fond, j'avais une attitude autiste par rapport à ma vie privée ou aux médias. Je vivais entouré d'un étroit cercle protecteur d'amis. Et puis, il y avait des périodes de décompression où je sortais beaucoup et où j'incarnais cette image de nightclubber.

Je suis heureux aujourd'hui de cette légèreté liée à des souvenirs de bonheur, la flamboyance d'*Epaule Tatou*... Je suis d'autant plus content de l'avoir fait que, peut-être, mon antidote a aussi servi à d'autres personnes. *Mythomane* est désespéré. *Le Grand Sommeil* est une belle chanson sur... un suicide. "La Nuit" survivait des angoisses. A l'époque, je ne voulais pas souligner à l'encre rouge mais, depuis, avec ce que j'ai raconté des fractures de mon enfance, on peut mieux comprendre mes chansons, ma "profonde légèreté". Mais c'était partiellement involontaire. Il ne dirait pas, une de mes premières chansons, sans que j'en aie conscience, liste tous mes futurs silences, toi ce que je développerai ensuite avec plus d'intensité et de méthode. Je n'en revenais pas en relisant le texte il y a deux ans. (En substance: *Il ne dira pas qu'il a tué, son père, sa mère... que, sur son passé, il jette un regard las, que, dans les night-clubs, il fait la noubba, qu'il se sent si seul qu'il passe de bras en bras, qu'il pleure tout bas... Un geste, un sourire, il n'est déjà plus là.*)

■ **Un autre argument de cette première partie de carrière était la jeunesse. Est-il difficile de s'en passer?**

E.D. - Non, je trouve agréable les temps qui passent. Je comprends

mieux ce qui m'arrive, les gens et moi-même. J'ai vécu dans une sorte de confusion permanente, en courant sans cesse. La musique a été toute ma vie, elle l'est toujours mais de manière différente. Je n'ai jamais été célibataire mais j'étais toujours parti. Aujourd'hui, je ne veux plus sacrifier la personne avec qui je vis. En vieillissant, on se rend compte de l'importance de petites choses très bêtes: voir ses amis, aller au cinoche... Il faut avoir un pied dans la vie et non pas être à côté de la vie. Ma famille, ma mère même n'osait pas m'appeler pour ne pas me déranger. C'était de ma faute, avec mon image de mec débordé qui ne peut pas venir à Rennes pour l'anniversaire de la petite... Je ne veux plus de ça parce que lorsque je me suis arrêté, j'ai vu combien ma vie était vide. J'ai dû tout reconstruire mais avec de nouvelles priorités.

■ Du premier album au dernier, on est frappé par le nombre de chansons ouvertement sexuelles.

E.D. - Oui mais ça occupe aussi la moitié de mon temps. J'aimerais jouer et faire l'amour tout le temps et après, dormir. (Rire.) Dès *L'Été*, puis *Demain mieux que moi*, qui parle d'une première nuit... Le thème est très présent mais ce n'est pas l'aboutissement d'un effort conscient. Je me souviens que les gens étaient restés scotchés par une phrase de *Caribbean Sea* (1988): "J'veux baiser qu'avec toi." Mais les mots m'étaient venus naturellement.

La sexualité est très présente, mais l'ivresse, l'extase de faire l'amour avec la personne qu'on aime, il n'y a pas grand-chose qui puisse remplacer ça. J'accorde beaucoup d'importance aux sens. Le sexe les rassemble tous. C'est indispensable au bon fonctionnement de l'esprit humain, pour avoir une bonne énergie, un véritable équilibre. Quand on baise mal ou pas pendant un certain temps, moi ça me rend nerveux, irascible. D'un autre côté, on dit que la création naît de l'impuissance, de la frustration sexuelle. C'est vrai que le travail peut rem-

plir ce vide. Monter sur scène, le contact avec le public, cela peut sublimer le désir.

■ Depuis *L'Été* du premier album jusqu'au dernier "Eden" en passant par *Quelqu'un qui me ressemble*, *Soleil de minuit*, *Paris sens interdit* pour "Merge" d'Arthur Baker ou *Des attractions désastre*, une série de chansons parlent de bisexualité. Par contre, en interview, tu n'utilises jamais ce mot et sembles même réticent à aborder le sujet de front.

E.D. - J'adore jouer sur l'ambiguïté. J'ai été biberonné avec Bowie, les New York Dolls, Lou Reed et le Velvet. La culture rock est celle de l'ambiguïté. Je n'ai aucun problème pour qu'on en discute, mais je

ne vois pas ce qu'on peut ajouter à *Attractions désastre* où je chante "j'aime tout". C'est un autoportrait ironique mais aussi une confession claire qui a été un grand succès alors que ma maison de disque suggérait de ne pas sortir le single. Qu'est-ce que je peux encore dire après cette réponse honnête dans une chan-

son populaire? Donner des noms, des numéros de téléphone, des proportions? Je ne vois pas l'intérêt et puis ça bouge. Je peux être très conventionnel aujourd'hui après avoir déclaré le contraire deux ans auparavant.

Quand tu m'appelles *Eden*, chanson que j'adore, a été mal perçu ici à cause de l'affaire Dutroux. On y a vu une chanson pédophile. J'étais sidéré. Barbara ou Gainsbourg ont aussi chanté des liaisons avec des gens plus jeunes. A 42 ans, je peux partager ma vie avec quelqu'un de plus jeune mais qui aurait quand même 25 ou 30 ans. Je ne suis pas du tout attiré par les mineurs. Je préfère le préciser. Je sortais de cette rumeur si ça, je ne voulais pas recommencer. A force d'être loin, de se taire, les gens ne savent plus qui vous êtes. Je préfère être aimé ou détesté pour les bonnes raisons. J'ai été blessé qu'on puisse imaginer cela de moi.

Jean-Luc Cambier

Photo: Retna

**"L'ivresse,
l'extase de faire
l'amour avec
la personne qu'on
aime, il n'y a
pas grand-chose
qui puisse
remplacer ça."**